

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Time (7 h du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.) and Temperature (46, 60, 60, 60).

L'ABEILLE DE DEMAIN

SOMMAIRE.

- List of articles: L'Eradi, Le Flambeau Vivant, poésies, Le Chat de François Coppee, etc.

LES

Absurdités de la Situation.

Il est impossible, à l'heure actuelle, de jeter le regard sur l'Extrême-Orient sans éprouver les plus vives inquiétudes...

Le ciel est sombre, chargé de nuages qui semblent précurseurs d'une effroyable tempête. La guerre n'a éclaté jusqu'ici qu'entre deux puissances qui se détestent et sont en train de se ruiner l'une sur l'autre...

Quand on va au fond des choses et que l'on cherche à se rendre compte de la situation, on voit clairement que presque toute l'humanité se trouve directement intéressée dans le conflit. C'est tout à la fois une guerre de race et une guerre de trafic qui s'engage, ce qui en augmente la gravité.

Les suites en seront terribles: personne n'en doute; mais quels en seront les vainqueurs et les victimes?

Personne ne peut le prévoir, attendu que l'on ignore presque complètement la force de résistance, les ressources matérielles et les aptitudes intellectuelles de l'un des deux adversaires.

Des le premier choc, la question paraît décidée. La Russie fut battue complètement. Ceux qui éprouvaient quelque sympathie pour ses ennemis battirent des mains et tournèrent le dos aux Russes. Ils avaient d'autant plus raison de se réjouir, que la politique des Czars blessait quelque peu leurs intérêts économiques.

Ajoutez à cela que la forme de gouvernement de la Moscovie la rendait profondément impopulaire. Il n'en fallait pas davantage pour provoquer un tel général contre les Czars.

Malheureusement, les Japonais étaient jetés dans l'arène avec un peu trop de confiance; ils avaient, dès le premier jour, pensé qu'ils n'avaient qu'à se montrer pour faire fuir l'ennemi, en quoi ils s'étaient trompés.

Une première résistance leur fit ouvrir les yeux; une seconde les étonna; une troisième les découragea. Ils perdirent en deux engagements presque tout le terrain qu'ils avaient gagné, le premier jour, et ils songèrent à abandonner leur tactique, celle des surprises, avançant ainsi qu'elle ne leur avait pas réussi.

Voilà où en sont pour le moment les Japonais. Ils se sont pas vaincus, mais ils n'ont pas remporté la victoire sur laquelle ils comptaient. Plus de surprises possibles. Les chances sont désormais égales, et c'est partie remise. Les Russes se trouvent, à l'heure qu'il est, sinon complètement prêts, au moins mieux préparés à la lutte qu'au paravent. Ils se sont, dans le passé, acquis un renom glorieux sur les champs de bataille.

Sauront-ils le conserver intact? Toute la question est là. Ils ont affaire à forte partie, à un peuple qui est fier de ses nouvelles conquêtes libérales et se croit invincible.

Vont-ils lui prouver qu'ils n'ont pas dégénéré? C'est ce que l'avenir va bientôt nous apprendre, car, cette fois, la lutte s'engage sur terre, à chances égales, et la période des surprises est passée.

HISTOIRE

-DU-

Singe et du Crabe.

Ceci est une histoire guerrière du Japon d'autrefois. Elle se passait au temps où tous les sujets du Mikado se rasaient les sourcils, se laissaient les dents de noir et marchaient sur des socques de bois. Les sifflets des machines nipponnes ne couraient pas, comme aujourd'hui, la voix des cigales; les cuirasses et les torpilleurs n'avaient point usurpé la place des jolies jonques, aux voiles plissées; les armes offensives étaient encore des fleches, empennées de couleurs vives.

Cette histoire nous vient directement de Tokio. Avant la guerre actuelle, elle fut traduite à l'usage des Occidentaux. Là-bas, avant de quitter l'Empire du Soleil levant, elle fut illustrée par de belles et vivantes images. Les feuilles du papier de riz qui nous l'ont transmise sont imprimées sur une seule de leurs faces. Elles ont été coquettement rattachées les unes aux autres par des fils de soie bleue.

Un beau matin, un singe et un crabe se rencontrèrent. Ils étaient auprès d'une source. La campagne était fraîche. Elle formait un séduisant décor avec ses rizières étagées, ses plantations de thé, ses buissons de camélias. Les sentagées décapaient fièrement sur le ciel leur dentelle violette. Le singe avait un pépin de kaki orangé et le crabe un grain de riz très appétissant. Le bras gauche relevé, le bras droit allongé, le singe, d'un air insolent, dit au crabe: "Donne-moi ton méchant riz grillé contre mon superbe kaki". L'échange se fit sans autre propos. Le singe croqua le riz, mais le crabe enfouit le kaki dans le sol et le planta.

Or, la terre nourricière, voulant récompenser le crabe, envoya un mystérieusement le kaki à un arbre gigantesque qui possédait, si haut que sa tête allait avec les nuées. Il se couvrit de kaki d'or. "Vaut-il mieux grimper sur cet arbre, dit poliment le crabe au singe; si tu jetteras quelques fruits, que je ne puis atteindre seul." "Tiens, en voilà!" répartit le singe qui, escaladant d'un bond les branches de l'arbre, jeta le kaki dans le crabe et de rire... Les paties en l'air, bleasés et meurtris, le crabe, avec des cris de douleur, demanda grâce. Il put enlever, tout en boitant, sa fugier dans son trou.

Il y fut malade, longtemps. Mais ses proches voulurent le venger: ils déclarèrent la guerre au singe et à ses amis. Au bas d'une gorge abrupte, les deux armées hurlèrent leurs longues piques. Hélas! les crabes furent bonoculés horriblement et s'enfuirent, à demi-morts. Ils obtinrent la paix, révolus désormais à triompher par la ruse. Ils tinrent conseil, assis en cercle, avec un mortier, un pilon, une abeille et un œuf.

Ils invitèrent à les venir voir le roi des singes. Le singe arriva sans escorte. Il fut introduit avec de grands saluts et de courtoises démonstrations d'amitié. Il s'installa près du foyer et s'avisa d'en réveiller la flamme mourante. Mais l'œuf, caché dans les cendres, éclata soudain et brûla le bras du singe. Le singe pensa que le tonneau de vinaigre, qu'il apercevait plus loin, lui serait reconrable: il s'y précipita. L'abeille en sortit et le poursuivit en le piquant de son dard, à la face. Il gagnait, tout en pleurs, la porte, quand des roseaux le firent trébucher. A ce moment, le mortier et le pilon se ruèrent sur lui, brisant son dos et cassant ses jambes. Les crabes purent s'avancer, sans crainte. De leurs piques vengeresses, ils l'achevèrent lentement, prolongeant à dessein son supplice.

Ce conte asiatique se termine là, sans autre morale. Il ne laisse pas moins entrevoir le péril d'abandonner à un étranger... même un grain de riz. Il démontre, deuxièmeement, aux petits hommes jaunes d'Orient, que "la fin justifie les moyens."

CHOSÉS D'ASIE.

La grippe et la guerre. Une fièvre homicide.

La grippe a fait son apparition parmi nous; elle sévit en ce moment...

Le centre d'origine de la grippe est dans l'Asie centrale, où elle existe à l'état endémique. Depuis près de deux siècles, toutes les épidémies de grippe paraissent prendre leur origine dans la Russie orientale et s'étendre du Nord-Est au Sud-Ouest; c'est à Bokhara, non loin de Samarkand, parmi les ouvriers qui travaillaient au chemin de fer, qu'on a constaté, dès le printemps de 1889, les premiers cas de la célèbre épidémie qui nous est venue par la Russie occidentale, Saint-Petersbourg, Cronstadt, Berlin, Vienne et Paris, où elle exerça et où elle exerce encore chaque année les ravages que l'on sait.

Il importe de le répéter, la grippe infectieuse ou influenza est une maladie meurtrière au même titre que la tuberculose, maladie de l'individu, ou que la guerre, maladie des peuples. Mais, même lorsqu'elle n'est pas mortelle, la grippe est encore une affection grave par les complications qu'elle amène en peu de jours, quelquefois en trente-six heures, et surtout par les traces indélébiles qu'elle laisse de son passage dans l'organisme.

On en connaît les principaux symptômes, quelle que soit la forme clinique de la maladie, c'est-à-dire qu'elle s'attaque aux poumons, au système nerveux ou à l'intestin. Elle occasionne, suivant une expression populaire qui fait image, un "détraquement" général de l'économie: migraines, courbatures, affaiblissement de tout l'être, avec une

fièvre de réaction plus ou moins intense, et, suivant l'entité morbide, toux, bronchite ou gastro-entérite et diarrhées. Mais, et des professeurs de la Faculté l'ont démontré, c'est surtout par la bouche que pénètre en nous le bacille de l'influenza. Si l'on examine, en effet, la salive d'un individu grippé, on y trouve une flore microbienne des plus riches, composée en majeure partie des bactéries les plus virulentes de la grippe et de la broncho-pneumonie, 29 fois 0,0 des pneumocoques (microbes de l'inflammation des poumons) et 23 fois 0,0 des streptocoques, ces agents infectieux par excellence.

L'indication thérapeutique découlant de ces notions scientifiques: il faut détruire toutes ces bactéries de leur porte d'entrée, c'est-à-dire dans la bouche, à l'origine même des voies respiratoires et digestives; et un seul médicament possède, sous un petit volume, cette vertu éminemment destructive: c'est la pastille Géraudel. Seules, en créant dans la cavité buccale une atmosphère redoutable aux microbes, une atmosphère dans laquelle ils ne sauraient vivre, les pastilles Géraudel triomphent des affections grippales déjà déterminées et arrêtent au passage celles qui tentent de pénétrer dans la place. Elles sont donc, incontestablement, il faut y songer en ce moment, le remède héroïque de la grippe, celui qui prévient, celui qui la guérit, exigeant leur action salutaire même dans les cas avancés où les autres produits ont échoué.

P. H.

THEATRES.

CRESCENT.

Les Chaperons sont en ce moment les habitués du Crescent.

La semaine prochaine ce sera le tour des "Eight Bells" et d'exercices de force et d'adresse.

Avis aux amateurs de sport.

ST CHARLES OPERHEU.

A l'Opéra, les sœurs Nicholas, la "Girl With Auburn Hair", Miss Valerie Bergère, Duffy, Sawtelle font fureur. On nous annonce pour la semaine prochaine un grand trio, soprano, contralto et baryton.

GRAND OPERA HOUSE.

"Thelma" a procuré aux artistes de la troupe Baldwin Melville bien des succès, bien des bravos, et la semaine qui le termine est sans conteste la plus brillante de la saison actuelle.

Elle va être remplacée à la scène par un étonnant mélodrame intitulé "Kissed by Tennessee" qui obtiendra à coup sûr un brillant succès.

La première de "Knobs of Tennessee" aura lieu dimanche en matinée.

TULANE.

Impossible de réver un plus beau succès que celui de "Cousin Kate" avec Miss Ethel Barrymore dans le principal rôle, tous les deux, pièce et artiste seront difficiles à remplacer. Heureusement la direction du Tulane a mis la main sur un opéra très connu, très applaudi sur les premières scènes de l'Union, "Red Feather" qui doit paraître dimanche, en matinée et qui est appelé à un brillant succès assuré d'avance.

DEPECHE

Télégraphiques

UN ARTICLE DU

"SPECTATOR"

SUR LES

Probabilités d'une guerre générale.

Londres, 4 mars.—"Nous ne voulons pas pour alarmistes, mais nous tenons du mal et non du bien si nous essayons de cacher le fait que la situation extérieure actuelle est de nature à causer une grande anxiété." dira demain le "Spectator" dans un long article sur l'état de la guerre russo-japonaise sur les relations internationales, spécialement les relations entre la Russie et la Grande-Bretagne.

Le "Spectator" indique comment le ressentiment russe augmente constamment, les Russes étant persuadés que les Anglais ont été la principale cause de leurs difficultés en encourageant les Japonais à entrer en guerre."

Sans considérer si ces vues sont fondées, continue le "Spectator", le fait important est que le peuple russe les a, et que l'opinion publique est excitée au point qu'une guerre avec la Grande-Bretagne serait extrêmement populaire.

Continuant, pour expliquer pourquoi le parti militaire devrait essayer d'échapper à l'humiliation d'une défaite possible par une petite puissance asiatique, le "Spectator" dira:

"Une grande guerre européenne effacerait toutes les traces de la guerre japonaise. Une guerre populaire couvrirait une guerre impopulaire et donnerait aux Russes un prétexte de faire la paix avec le Japon ou de se mettre hors d'attente des Japonais, et d'arrêter ainsi l'écoulement actuel d'hommes et d'argent en Mandchourie."

En outre, d'après le "Spectator", les militaires russes croient qu'une guerre contre la Grande-Bretagne serait conduite de concert avec l'Allemagne et la France et sans risques pour la Russie en ce moment, attendu que tout l'effort de la lutte retomberait sur la France et l'Allemagne dont les colonies pourraient être prises en cas de victoire des Anglais, et que comme la flotte russe est déjà occupée la Grande-Bretagne ne pourrait pas infliger de échec à la Russie.

Le "Spectator" continue en prévenant la presse contre le danger de donner à la Russie l'occasion de soulever une querelle, faisant particulièrement allusion au ton agressif et russophile du "Times" et au sentiment de parti que, dit-il, il est impossible de comprendre.

Ensuite le "Spectator" dira: "Il est d'autant plus étrange que le "Times" donne un prétexte à ceux qui désirent brouiller la Russie et la Grande-Bretagne qu'il a rendu un très bon service en exposant la tendance de la politique allemande. Il est à craindre que le mal fait par la presse anglaise à l'origine ne puisse maintenant être réparé, mais nos journaux de-

vraient au moins se rendre compte de la nécessité de ne pas faire le jeu du parti militaire russe, ni de fournir des matériaux à ceux qui désirent prouver à la France que son alliance a été traitée dans un esprit injuste et hostile par le peuple anglais."

Le "Spectator" conclut en pressant le gouvernement d'être vigilant et de préparer ses plans pour toutes les éventualités.

Condamnation an-

nulée.

Berlin, Allemagne, 4 mars.—La cour militaire de la première division des gardes, qui avait ouvert hier une enquête sur l'état mental du lieutenant prince Prosper von Arenberg, emprisonné pour le meurtre d'un natif soupçonné d'être un espion au service des Anglais, pendant que le prince commandait un poste dans la colonie allemande du sud-ouest de l'Afrique, a conclu aujourd'hui à l'irresponsabilité du prince quand il a commis le meurtre, et a en conséquence déclaré nulles et non avenues sa condamnation à mort et la commutation subéquent de cette peine en celle de quinze ans de prison.

Les témoignages ont établi que le prince avait tiré avec son revolver sur Cain, le natif, qui était attaché, et avait ensuite donné à un soldat l'ordre de percer d'un coup de bayonnette le cœur de Cain, le prince lui-même saisissant une bague de fusil et la tordant dans le trou fait dans la tête de Cain par la baie de revolver.

Un des motifs du crime mentionné dans les témoignages est l'infatuation du prince pour une jolie femme Damara, Yokketa, la femme de Cain, qui avait repoussé ses avances.

Après le meurtre le prince demanda à Yokketa d'habiter sa maison, mais elle répondit: "Et vos quatre jours d'assassin de mon mari?" Non.

Il est entendu que la famille du prince le fera interner dans un asile d'aliénés.

Cette affaire a excité un vif intérêt en Allemagne. En apprenant la décision de la cour un socialiste a dit:

"Eh bien! cela nous vaut 40,000 voix de plus."

Protention de la Chambre de Commerce Américaine de Paris

Paris, France, 4 mars.—Après une réunion de la Chambre de Commerce Américaine de Paris tenue aujourd'hui un télégramme au département d'état à Washington protestant contre l'ordre révoquant la présentation de la facture originale pour les exportations aux Etats-Unis a été envoyé.

Le télégramme requiert une suspension d'exécution de l'ordre jusqu'à la prise en considération du mémoire envoyé par l'intermédiaire de M. Gowdy, consul général des Etats-Unis, mémoire éra-blissant qu'il est impossible de se conformer à l'ordre.

Lourds impôts.

Bucharest, Roumanie, 4 mars.—Le ministre des finances a présenté à la chambre un bill imposant de forts droits protecteurs sur les importations. L'impôt sur le charbon est parmi les plus lourds.

Entrée de navires chargés à Vladivostok.

Tokio, Japon, 4 mars.—Il est évident que plusieurs navires chargés de charbon, de provisions et d'autres articles constituant de la contrebande de guerre, ont récemment franchi le détroit de Tsugaru et réussi à atteindre Vladivostok.

Le nombre exact de ces navires et leurs noms ne sont pas connus, mais on dit qu'il y avait des navires anglais, norvégiens et allemands. Deux d'entre eux portaient des cargaisons de charbon australien.

"Le Japon s'est évidemment gardé de faire des efforts spéciaux pour leur barre le passage, et il n'est pas impossible qu'il ait tranquillement permis la livraison des articles de contrebande, pensant qu'ils lui seraient utiles dans une phase ultérieure de la campagne."

L'escadre de Vladivostok reste inactive, quoiqu'elle ait une ample provision de charbon et que les navires soient en bon état. Elle a évidemment reçu du gouvernement russe l'instruction de rester sous les batteries de Vladivostok, plutôt que de risquer une bataille en haute mer.

On déclare qu'avant longtemps cette escadre sera l'objet de l'attention de la flotte du Japon.

Rappel d'officiers en congé.

Brest, France, 4 mars.—Par ordre du ministre de la marine, M. Pelletan, tous les congés aux officiers et aux hommes de la marine et quelques congés de convalescence ont été annulés.

L'escadre de l'amiral Wierens.

Port Said, Egypte, 4 mars.—L'escadre russe commandée par l'amiral Wierens quittera demain les eaux de Port Said pour Cadix, Espagne, laissant les contre-torpilleurs à Alger. Ils resteront dans la Méditerranée jusqu'en juin, attendant l'arrivée de l'escadre de la Baltique.

Le nouveau ambassadeur d'Angleterre en Espagne.

London, 4 mars.—Le roi Edouard a approuvé la nomination de l'honorable Charles Harcourt, sous-secrétaire d'état aux affaires étrangères, au poste d'ambassadeur d'Angleterre à St-Petersbourg, en remplacement de Sir Charles Scott, qui se retire à la fin d'avril.

Le nouveau ambassadeur d'Angleterre en Espagne.

London, 4 mars.—Le roi Edouard a approuvé la nomination de l'honorable Charles Harcourt, sous-secrétaire d'état aux affaires étrangères, au poste d'ambassadeur d'Angleterre à St-Petersbourg, en remplacement de Sir Charles Scott, qui se retire à la fin d'avril.

Session de cabinet à Washington

Washington, 4 mars.—La discussion de questions relevant du département d'état a occupé pratiquement tout le temps du cabinet aujourd'hui.

Assurance a été donnée qu'aucune mesure importante n'avait été prise, mais il est tout à fait certain que la situation en Extrême-Orient a été prise en considération.

On annonce, toutefois, sous bonne autorité, qu'il ne sera pas permis au Japon ni à toute autre puissance de poser un câble maintenant ou plus tard. Quand un câble sera posé entre le Japon et le continent, il sera sous autorité et la juridiction des Etats-Unis.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

No 49 Commencé le 7 Janvier 1904

LES LARMES

DE L'AMOUR.

Grand Roman Inédit

Par PIERRE SALES

DEUXIEME PARTIE

VII

L'HERITIER MALE.

nant; il n'y a donc même pas deux heures que le fait a eu lieu. L'individu, homme ou femme, qui a accompli un tel coup d'audace, avec une telle habileté, n'aura pas commis l'imprudence de quitter bénévolement Paris, sans avoir pris des précautions, qui auront exigé du temps. Du reste, y a-t-il même des trains avant cette heure?

—Les premiers services commencent vers cinq heures.

—Par suite, l'enfant est sûrement encore à Paris. Et il me semble que vous pourriez prendre telles dispositions qu'on n'ose pas l'en faire sortir.

—Lehuccho hooha la tête.

—La police, mon cher duc, est bien impuissante quand elle cherche à l'aveuglette; mais lorsqu'elle sait à qui peut profiter le crime...

—Puisque je n'ai aucun nom à vous donner!

—Je vais me mettre... c'est à dire faire mettre en campagne les agents les plus actifs, les plus avisés... Et grâce à la publicité des journaux... Mais il est trop tard pour les journaux de ce matin...

...que le ravisseur de l'enfant du duc de Herford-Douglas était arrêté... et cet homme ne craignait pas de parler, de justifier sa vengeance! — "Oui, j'ai volé le fils du duc, mais parce qu'on m'avait volé ma fille! Et c'est lui qui avait fait cela, parce que la mère de ma fille était sa femme!"

Cela il fallait l'éviter à tout prix. Les plus grands bandits ont toujours un soin de respectabilité, de calme mondains. La profondeur de leur scélératesse n'est à l'aise que sous une nappe nue.

—Pourtant, mon cher duc, remarqua Lehucchois, la presse, quand on est un peu forcé de s'en fier au hasard, est un excellent auxiliaire...

—La meilleure aide qu'elle puisse me donner est de ne rien dire; et la police est assez puissante... ou adroite...

—Il le faut, pour que les journaux ne se mêlent pas de ce qui ne les regarde en aucune façon. Je tiens, essentiellement, ce que mon fils m'a dit rendu avant que le public ait été mis au courant de cette absurde aventure...

—Le recommencement déjà à le prendre de haut: l'orgueil parlait presque aussi fort en lui que la douleur; il donnait presque des ordres à Lehucchois:

—Le jour va se lever... Vous pouvez lancer vos hommes... Deux journées s'écouleront dans que toutes les gares soient sur-

veillées... tous les quartiers... Et que, dès ce matin, on fasse le nécessaire pour que les journaux de l'après-midi s'ébruient rien; cela ne servirait qu'à prévenir le ravisseur qu'on est sur ses traces...

—Bien... bien, mon cher duc, dit avec beaucoup de déférence, François Lehucchois. Il sera exactement fait comme vous le désirez.

Et il s'en fut, assez indifférent au fond, avec la certitude que le duc ne lui dévoilait rien de ce qui aurait peut-être pu aider les recherches.

Tant pis pour lui, après tout! Le magistrat commençait à en avoir quelque peu assez des complications de cette famille. Il était bien nanti, très amoureux de sa femme, parfaitement sûr d'un avenir aussi coquet qu'honorable. Et cela lui convenait très bien d'étouffer toute affaire qui le touchait, même indirectement.

Ses efforts portèrent donc, surtout, sur le silence à obtenir des journaux, dont pas un seul n'eût l'indiscrétion de conter cet enlèvement; et quant aux recherches, tous les policiers qui furent lancés sur cette piste inconnue, répondirent uniformément:

—Autant chercher une aiguille dans une botte de foin!

Deux journées s'écouleront dans une angoisse folle, éternant Hé-

lène, au point que, par moments, son médecin craignit pour sa raison.

Elle était sans cesse pendue au téléphone, malgré les objections de son mari, qui lui disait: "Mais nous serions informés tout de suite, si l'on avait découvert qui de ça soit!"

Le médecin disait au contraire: "Laissez-la s'informer elle-même!"

Tandis qu'elle connaît, qu'on la mettait en communication avec la préfecture de police, ou avec M. Lehucchois, elle avait des minutes d'espoir, que les plus banales réponses entretenaient encore.

On visitait tous les garnis... la première recherche classique.

On donnait le signalement de l'enfant, dans les gares de Paris d'abord; puis il était envoyé aux parquets de province.

L'enfant avait été enlevé, tout emmaillotté, ayant donc ses longues, son petit linge brodé de son initiale et de sa couronne de marquis. S'il s'était bauté de l'enlèvement de Paris, on n'avait pas eu le temps de le changer: ce petit linge devait donc se retrouver quelque part...

d'anormal... Enfin, n'y a-t-il rien, rien de nouveau?

—On entreprend une nouvelle recherche, ma chère duchesse. Il est probable qu'on aura voulu donner que nourrice à votre fils, pour qu'il ne crie pas...

—Mais en fait... en fait... Et alors, dans les bureaux de placement?

—On visite tous les bureaux; on aera, ce soir, les noms, les adresses de toutes les nourrices qui ont été retenues depuis deux jours... et il se peut...

—Ah, merci, merci, mon ami! Mais c'est une idée générale, celle-là. Idée qui l'aurait presque calmée, jusqu'au soir...

Elle n'allait pas avoir à attendre jusque-là, pour connaître le sort de son enfant.

Vers le milieu de l'après-midi, elle était dans son petit salon, dont les fenêtres donnaient sur la cour, les yeux toujours ardemment fixés sur la porte de la rue.

jeusé avec eux, ainsi que l'oncle Tuborce; mais il les avait donc ment renvoyés, parce que sa femme s'agacait de tout ce qu'on pouvait lui dire; la solitude lui était certainement meilleure, avec ses yeux, ses oreilles perpétuellement tendus vers les nouvelles qui ne pouvaient manquer d'arriver d'une minute à l'autre.

Soudain, la haute taille de son frère apparut dans l'embrasure de la grande porte cochère, et il s'arrêta deux ou trois secondes, avant de traverser la cour, contemplant la vieille façade, de ce regard méprisant, aigu, que sa car ne lui avait jamais vu que lorsqu'il parlait, jadis, de celui qui était son mari aujourd'hui.

Instinctivement, dans un secret besoin de le mieux observer, Héloïse avait laissé retomber le coin de rideau qu'elle tenait soulevé depuis deux heures; mais, à travers les mailles de la dentelle, elle voyait plus clairement peut-être Jean de Vitray, comme grand dans le champ d'une lunette.

Et lorsqu'il traversa la cour, la tête haute, éclairée d'un sourire de triomphe, elle eût la brusque divination que... "c'était lui!"

Pourquoi? ... Quelle vengeance pouvait-il... Mais c'était sûrement lui qui leur avait volé leur enfant!

Son mari, cependant, ne faisait qu'un bond, du premier éta-